

GENDREAU, JOSEPH-ARTHUR (1867-1953)

GENDREAU, Joseph-Arthur, cultivateur, propriétaire d'un magasin général et de moulins, maire du Canton de Granby (1910-1912), né à Saint-Pie, Québec, le 1^{er} juin 1867, décédé à New Westminster, Colombie-Britannique, le 18 décembre 1953. Il avait épousé Albina Senay avant 1888, puis en secondes noces, Arcélie Rochon en 1925.



Ses premières années (1867-1892)

Joseph-Arthur Gendreau est né à Saint-Pie dans le canton de Granby le 1^{er} juin 1867. Ses parents étaient Joseph-Flavien Gendreau (Gendreault) (1838-1896) de Saint-Césaire et Philomène Saurette-Larose (1839-1893) de Saint-Pie. Ils se sont épousés le 3 mars 1862 à l'église catholique de Saint-Pie. Ce n'est qu'en 1866 qu'ils deviennent protestants, car la naissance d'Arthur Joseph, le 1^{er} juin 1867 n'est enregistrée à l'église baptiste d'Émileville qu'en même temps que celui de son frère Eugène-Léon en 1869. Dans la coutume catholique, on baptise presque immédiatement l'enfant, alors que, chez les protestants, il n'y a aucune urgence et il y a décalage de plusieurs jours, mois ou années selon les circonstances. Quoi qu'il en soit, son père Joseph est ouvertement baptiste ainsi que son épouse et ses premiers enfants au recensement de 1871¹. Il est alors fermier à Granby, possiblement déjà dans le Canton, sans que nous ayons pu le situer. Puis dix ans plus tard, c'est à South Ely (Valcourt) qu'on le retrace, toujours cultivateur.

D'après nos maigres indications, c'est sur la ferme de son père, cultivateur pendant plus de vingt ans avant de consacrer du temps au colportage, que va grandir Joseph-Arthur, il avait quatre ans en 1861 et quatorze, en 1871. Il vit donc dans un milieu de convertis aux convictions baptistes solides. On sait qu'il a fréquenté avec ses frères l'Institut Feller et donc qu'il avait quelques années d'études secondaires comme bagage².

Arthur-Joseph (comme il se présente maintenant) épousera, avant son déménagement à Mawcook, Albina-Adèle Senay (v1868, Shefford – 1924, Montréal) dont il aura huit enfants. Alice (vers 1888, on ne sait où), Samuel-Charles-Arthur (1890, Roxton Pond), Ellen-Eliza- Florence (1892, peut-être déjà à Mawcook ainsi que tous les autres), Marie-Louise-Corinne (1893), Eugène-Louis (1895), Sylvia-Alma (1897), Ida-Evelyn (1898), Alexandra-Maud-Adèle (1900). Fils de missionnaire, Arthur demeurera un protestant convaincu. Son premier mariage est baptiste et il est baptiste à Granby, même si on ne sait à quelle communauté il se rattache. En fait, il y avait des réunions de prières à Mawcook-même dans la petite école protestante et il est possible qu'il en ait été l'animateur sans que nous en sachions davantage.

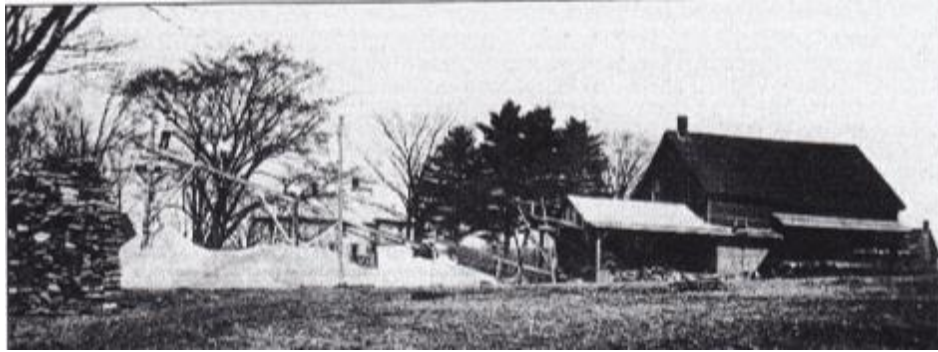
¹ On se reportera à sa biographie dans notre site www.shpfqbiographies.sitew.ca. De ses sept enfants, seuls survivront au moment de son décès en 1896 Arthur-Joseph (1867), Elisa-Valsérie (1874), Henry-Willie (1876) et la cadette, Anna-Eugénie (1879).

² À son décès, son père n'avait pas encore payé les frais des études de ses enfants au directeur du collège, le pasteur Narcisse-Godefroi Massé.

Le marchand de Mawcook (1892-1916)

Mawcook, ce lieu-dit du canton de Granby, a été témoin de multiples activités liées à l'exploitation de la forêt depuis 1833 avec l'arrivée des deux frères, Stephen L. et Henry D. Hungerford. Un inventaire de 1836 révèle la présence de deux maisons, d'une grange, de deux moulins à scie, d'un moulin à farine et de quelques autres bâtiments. Les trois moulins, qui exploitent la force hydraulique de la chute située à cet endroit, vont constituer les assises du hameau qui va se développant dans les années 1870 avant d'amorcer son déclin dans la décennie suivante³.

Quand Arthur-Joseph s'installe à Mawcook à la fin des années 1880, le village est en déclin, mais toute activité est loin d'y être disparue (forges, portes et fenêtres, scierie, fabrication de voitures, etc.). L'annuaire de Shefford en 1888 indique la présence dans le village de Joseph (son père, qui semble y être depuis plusieurs années), de Jean-Baptiste (un parent) et d'Arthur, tous trois donnés comme fermiers, Arthur travaillant vraisemblablement sur la ferme de son père (21b).

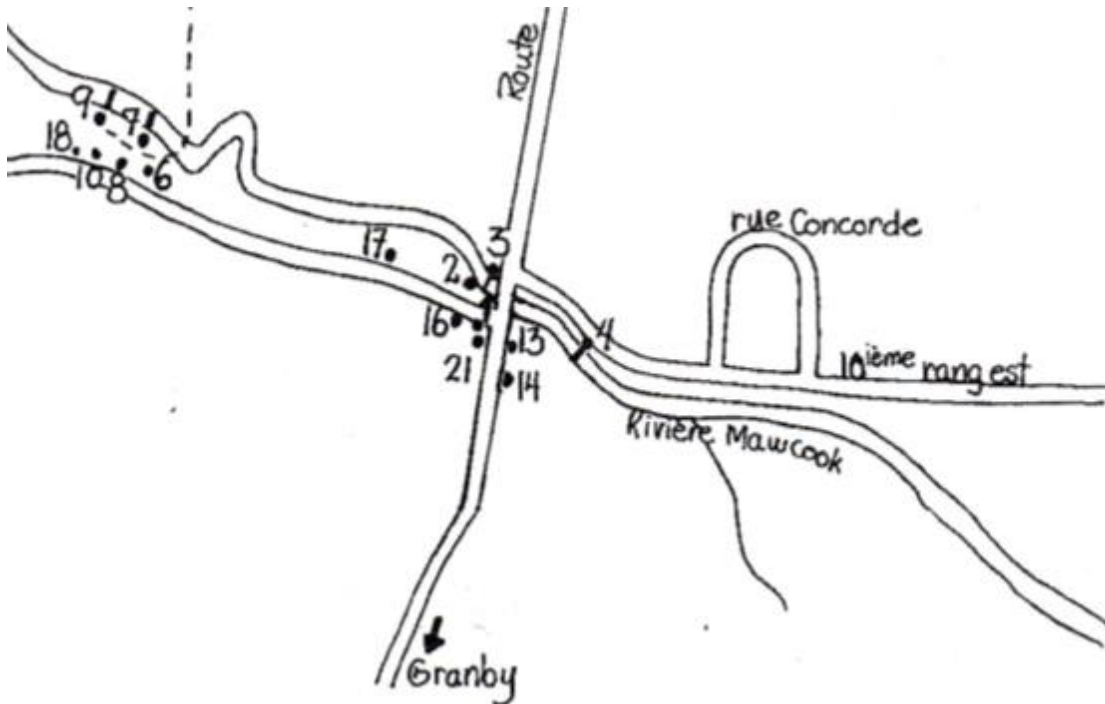


En 1916, Théobald Gousy a racheté d'Arthur- J. Gendreau le moulin à scie et le moulin à farine qui se trouvaient dans le même bâtiment. Cette photo ultérieure nous donne une bonne idée des installations. (Reproduit dans *Sainte-Cécile-de-Milton*, p. 160.)

Arthur-J. deviendra un des piliers de ce village qu'il habitera pendant plus de vingt ans. En effet, après quelques années, le 25 avril 1894, il se porte acquéreur du lot 17m d'Edward Bradford sis à l'angle du Dixième rang et de la route principale (angle sud-ouest, n° d'enregistrement 41860) avec les immeubles qui y sont construits, le magasin général et les moulins (voir illustrations, ci-dessus et page suivante) et donne en échange ses deux terres du Dixième rang sans constructions (nos 21c+d et 21e, comptant

³ Nous reprenons les indications de René Beaudin dans « Mawcook, un hameau disparu », dans *L'Historien régional*, vol. 5, no 1, hiver 2005, p. 2. Pendant trois décennies, le développement de Mawcook s'appuie sur l'exploitation de la forêt pour préparer du bois de construction. Dans les années 1870, soutenue par l'établissement d'une grande tannerie par deux membres de la famille Hungerford, la population passe de 50 habitants en 1867 à 150 en 1875. Les résidents largement anglophones se rassemblent autour d'une école, qui sert aussi de chapelle aux méthodistes, de deux magasins généraux, d'un bureau de poste, d'une tannerie, d'un moulin à farine, d'une carderie et cinq moulins à scie. Le déclin se produit au milieu des années 1880, fermeture de la tannerie et diminution des ressources forestières de la région par épuisement. Il s'agit vraiment d'un village avec sa vie propre, mais il est un peu oublié car il ne s'est jamais constitué en municipalité formellement organisée.

chacune respectivement 45 et 50 acres approximativement). Il s'agit vraiment d'un échange et aucune somme d'argent n'est versée. Bien que ce ne soit pas formellement nommé, on parle bien ici de l'acquisition du magasin général ainsi que des moulins à farine et à scie qui se trouvent dans le même bâtiment. Il devient également maître de poste⁴.



Détail de la carte de Mawcook au 10^e Rang (dans *Sainte-Cécile-de-Milton*, p. 161) selon les recherches de Gérard Gégry.

1. Angle sud-ouest : Magasin général et bureau de poste (entre la maison actuelle de Guy Latour, 179, route 137 – chemin Milton, et le chemin du 10^e Rang ouest. Le 10^e rang a été modifié aujourd'hui pour se courber vers le sud avant d'arriver au chemin Milton. C'est dans cet espace qu'était le magasin général.) Acheté par M. Gendreau en 1894.
2. Moulin à scie et à farine, dans le même bâtiment, actionné grâce à une chute d'eau à partir de la rivière. Également propriété de M. Gendreau de 1894 à 1916.
3. Boutique de forge
7. Tannerie qui a employé 100 personnes. Détruite par un incendie dans les années 1890.
13. Beurrerie, détruite par le feu vers 1920.
14. École (protestante) anglaise.
16. Autre forge

Arthur-J. y fait sa place et acquiert une certaine notoriété pendant quinze ans, employant quelques personnes selon les besoins et fournissant des planches et du bois de charpente aux colons des environs. Il continue donc la tradition du milieu en offrant ce

⁴ Une dizaine d'années plus tard, on note d'autres transactions. Le 21 janvier 1904, Anna M. Lynch vend (acte 53174, Granby) à Arthur J. Gendreau un terrain pour la somme de 1200\$. Le 15 août 1904, Henri Charle Lené cède ses droits (acte 53848 *id*) sur la propriété à Arthur J. Gendreau à condition qu'il paie Anna M. Lynch, sans doute eu égard à un prêt qui y était rattaché. Merci à M. Gérard Gégry de nous avoir guidé dans les actes et emplacements de ces propriétés.

service. De plus, il s'occupe d'un moulin à farine. Il transformait ainsi le blé ou autres céréales, mais également préparait de la moulée pour les bêtes qu'il vendait au magasin général aussi bien⁵. Dans ce cas, il fallait pouvoir s'approvisionner judicieusement pour offrir le bon produit. Avec les fermes environnantes, il devait réussir à trouver les aliments nécessaires à ces préparations. Dès 1898, il a le téléphone au magasin général. Il est clair que Gendreau occupe une place centrale dans le hameau de Mawcook, acheter, vendre, produire pour la construction ou la ferme, il devient la référence incontournable de l'endroit, même si d'autres ont aussi une scierie. Il ne faut pas oublier cependant que la population de Mawcook est évaluée à 300 personnes en 1898 (Lovell) et à 350 en 1915. Il est susceptible de desservir aussi le Canton qui compte 2119 personnes en 1901 et 2189 en 1911. La proximité de Granby qui s'élève à quelque 5000 habitants cette dernière année lui fournit également une large clientèle possible.

Son père et sa mère décéderont chez lui, la première en 1895 et le second en 1896. On les enterrera dans le cimetière d'Émerville (Saint-Pie) derrière l'église baptiste. Se reporter à leur biographie. On apprend par l'inventaire après décès qu'il avait encore de nombreuses dettes non réglées liées à des emprunts ou à des activités diverses. Il ne reste que 379,72\$ à partager entre les trois autres enfants de la famille (Henri-Willie, Anna-Eugénie et Elise-Valsère), ce qui sera fait peu après. Le quatrième, Arthur-Joseph, avait bénéficié d'un traitement particulier puisqu'il avait reçu « en avancement d'hoirie de la succession de son père la somme de cinq cent soixante et douze piastres ». Sans doute pour l'aider à acquérir ses installations à Mawcook. On peut noter que c'est plus que ce qu'ont eu les trois autres réunis. Il possède de plus la terre 21b dans le 10^e Rang. Il en profite pour faire son propre testament (acte 7775 du 5 novembre 1896) où il laisse tous ses biens à son épouse en cas de décès.



Une lettre de Gendreau en février 1899.

R et N Scott sont des importateurs montréalais (montres, bijoux, coutellerie, articles de fantaisie). On trouve de tout dans son magasin donc. Il est assez important pour avoir son papier à lettre propre (enveloppe en ligne).

Autre élément qui révèle sa renommée locale, Arthur-Joseph Gendreau est choisi comme conseiller du Canton de Granby (sommairement le territoire rural qui environne

⁵ On ne sait pas ce qu'il avait exactement comme machines, sans doute les plus importantes, mais en ce début du XX^e siècle, on a facilement recours à la mécanisation. On peut se servir de broyeurs, d'aplatisseurs, de mélangeurs, de machines de granulage, etc. On peut traiter des céréales, des grains, des os, par exemple.

Les quantités sont à préciser selon les besoins, mais on peut imaginer que les raffinements sont encore modestes. On sait que Samuel Vessot avait mis au point une « moulange » dans ces années-là qui permettait de préparer localement des farines ou des moulées pour les animaux. Peut-être y avait-on recours ici à côté de l'usage du moulin traditionnel...

le village de Granby lui-même) en 1908 et le reste jusqu'au début de 1910. Comme c'était la coutume à l'époque, ce sont les conseillers qui choisissent le maire parmi eux. C'est ainsi qu'en février 1910 et jusqu'à décembre 1912, A.-J. Gendreau sera le maire du Canton de Granby. Selon René Beaudin, sa présence marque l'arrivée en force des Canadiens français au conseil. Alors que jusque là les procès-verbaux étaient rédigés en anglais, avec l'arrivée d'Ernest Tartre comme secrétaire en juin 1912⁶, la transition se fait naturellement. Lorsqu'Élie Bernard le remplace en 1913, il ne restera plus que J. Bruce Payne comme conseil d'origine britannique. « La nouvelle classe politique, formée de cultivateurs et de petits entrepreneurs, réinstaura une forme de stabilité politique à l'Hôtel de ville : rares, désormais, seront les maires et les conseillers qui siégeront moins de quatre années » (p. 25)⁷.

Une lecture des procès-verbaux du conseil pour la durée de son passage à la mairie ne nous révèle rien d'extraordinaire. La tâche des élus vise à l'entretien des routes, qu'on macadamise ou dont on prépare le gravier, à l'entretien des ponts, à nommer des responsables de la voirie selon les villages, à obtenir du gouvernement les subventions nécessaires qu'on se répartit entre membres du conseil afin de les appliquer aux différents secteurs (6 ou 7 selon les conseillers). On voit à faire poser des tuyaux d'égouts. On règle les factures (dont certaines de Gendreau pour du bois fourni à la municipalité dans la réparation des ponts), la révision de l'évaluation foncière, de la liste des électeurs municipaux, le partage des responsabilités entre les municipalités environnantes pour le chemin de frontière ou la grande-ligne. Quelques subventions à des associations de fermiers ou de producteurs fruitiers complètent ce survol.

La fin de son mandat paraît plutôt abrupte. Il est présent au Conseil du 2 décembre mais ne signe pas le procès-verbal de la séance, sans doute parce qu'il a démissionné entre-temps. Et dès janvier, on nomme son remplaçant, Élie Bernard, sans faire de commentaire. Le journal local que nous avons consulté n'y fait aucune allusion⁸.

Arthur Gendreau retourne à son moulin et à ses tâches courantes. Une double publicité dans l'Annuaire de Granby de 1912 nous indique qu'il est prêt à fournir du bois de toutes les essences et grandeurs et est même prêt à le livrer à l'acheteur. Il offre par ailleurs une variété de bois de chauffage. Dans cet annuaire, il précise aussi qu'il vend de la peinture, de la farine et des graines et même du tabac. Peut-être pour mieux séparer ses tâches, l'annuaire des Cantons-de-l'Est de 1915-1916 indique qu'il possède maintenant deux entités distinctes à Mawcook. D'un côté, le bureau du poste, le téléphone et le magasin général (y compris la quincaillerie), et de l'autre, un *Gendreau & Co.*, pour son moulin à scie avec la vente de madriers, de planches ou de bois de chauffage et, sous ce même chapeau, son moulin à farine avec la vente de la nourriture pour les animaux. M. Gégy indique par ailleurs qu'il avait été « commissaire des écoles anglaises », sans plus

⁶ Qui décédera prématurément en décembre de la même année

⁷ Mario Gendron, *Histoire du Canton de Granby*, Granby, Société d'histoire de la Haute-Yamaska, 2005, 110 p., ici p. 25.

⁸ L'annuaire de Granby préparé par son frère Henry William en 1912 ne fait aucune référence à sa participation à des comités municipaux ou aux associations locales de tous ordres et ses moulins ne sont pas non plus indiqués parmi les manufactures ou fabricants du village. Ce qui semble indiquer aussi les limites de son rayonnement.

de précision. On sait qu'il existe alors une « high school » protestante anglaise à Granby. La *Gazette officielle* nous apprend qu'il a été nommé juge de paix dans le District de Bedford en 1915. La municipalité le reverra comme conseiller en 1916. Pourtant c'est la fin de ses activités locales, semble-t-il.

Le 27 décembre 1916, il vend à Rodrigue et Thebaldo Gousy, cultivateurs du même canton de Granby, les terrains n^{os} 17m,n,o, avec moulin à scie, moulin à farine, bureau de poste et magasin général, le tout complété par divers bâtiments. Il se défait aussi des lots n^o 18b du 10^e Rang et n^o 17l avec bâtiments et tout ce qui s'y trouve. Le prix en est fixé à 3500\$; il reçoit immédiatement 2000\$, la balance de 1500\$ devant être payée par versement annuels consécutifs à partir du 1^{er} novembre de l'année suivante, avec intérêt à 6% payable annuellement (acte 70941, Granby).

La somme est tout de même assez considérable (x25 fois plus aujourd'hui), lui permettant de voir venir. Il ne semble pourtant pas quitter tout de suite (il a 49 ans) car on ne le retrouve à Montréal que quelques années plus tard. Rétrospectivement, on voit qu'il a été présent à Mawcook au moins de 1888 à 1916, ce qui donne 28 ans (plutôt 32 en fait si on fixe son départ à 1920), quatre ans de moins pour la propriété des moulins, du bureau de poste et du magasin général. Il a donc joué un rôle central dans la vie économique du hameau aussi bien que du canton, et l'a complété par une activité politique locale pour au moins six ans, son accession à la mairie du canton étant révélatrice à cet égard.

Pour nous, Joseph Arthur Gendreau fait partie des franco-protestants qui ont marqué par leurs activités économiques et sociales la vie de leur milieu et qui ont apporté une contribution non négligeable dans la région de Granby. C'est bien ce qu'a reconnu le Conseil de ville dans une résolution du 3 décembre 2007 en nommant un parc du secteur Canton en son honneur⁹. Comme il existait déjà un grand parc Bellevue au centre-ville, le nouveau parc Arthur-Gendreau remplaçait le doublet qui était situé dans un quartier très résidentiel boisé, rue des Goélands. C'est donc un nouveau nom à ajouter à la toponymie franco-protestante du Québec.

L'agent d'assurances (1921-1928)

A.-J. Gendreau a dû quitter Mawcook pour venir dans la grande ville vers 1920. C'est bien lui qu'on retrouve à Montréal au recensement de 1921, habitant avec son épouse et son fils Eugène, qui a 26 ans, au 1067, rue Dorchester Est. La somme qu'il a mise de côté à Mawcook lui sert sans doute d'assurance-vieillesse et on aurait pu

⁹ Voici le début de la résolution. 07/12/1267 Toponymie – Doublons de noms de parcs – Nomination des parcs Arthur-Gendreau, Jérémia-Duhamel et de Noyan-Soumis : rapport du Service d'urbanisme, sous le numéro U-2007-239. Après étude et considération : Il est : proposé par la conseillère Louise Brodeur Comeau appuyé par la conseillère Claudette Hudon de modifier et de nommer, suite au regroupement de la Ville de Granby et de la Municipalité du Canton de Granby et suivant l'article 4, al.1, par. 8^o et al.2 de la Loi sur les compétences municipales, le nom des parcs, de la façon suivante : 1. de modifier le nom du parc Bellevue (secteur canton), par celui de parc Arthur-Gendreau, M. Gendreau s'étant installé à Mawcook en - 1888 où il a acheté le magasin d'Edward Bradford en 1894 et opéré un moulin à scie. Il a été conseiller du Canton de Granby de 1908 à 1910 puis a occupé le poste de maire en 1911 et 1912 et est devenu à nouveau conseiller en 1916 [...].

s'attendre à qu'il se repose un peu. Tel pourtant ne semble pas être le cas, trait peut-être indicatif de son caractère, car les *Lovell* le donnent comme agent d'assurances de 1922-1923 à 1927-1928.

C'est la profession qu'il indique au moment de son remariage en 1925. En effet, son épouse Albina-Adèle Senay (née v1868) est décédée à Montréal le 4 mai 1924, à l'âge de 56 ans et elle reçoit des funérailles baptistes à l'église de L'Oratoire que vraisemblablement ils fréquentaient. Il a le même âge à peu de chose près, mais il considère qu'il est encore trop jeune pour vivre seul. Il se remarie le 23 mai 1925 avec Marie-Exilda-Arcélie Rochon, née le 15 juin 1902 à Caldwell (Nipissing West) en Ontario¹⁰, 35 ans plus jeune que lui! Le mariage a lieu à l'église presbytérienne Saint-Jean de Montréal, probablement parce que son épouse est de cette confession. C'est d'ailleurs le moment où la paroisse se rattache à l'Église Unie du Canada. Cependant le couple sera ouvertement baptiste par la suite comme on le verra.

Ses enfants quittent le nid familial sur une période assez longue. Si sa fille Ellen-Eliza-Florence s'est mariée à George Calvin Harvey à la Grande-Ligne dès le 12 juin 1912, il faut attendre dix ans pour qu'Alexandra-Maud-Adèle épouse David Paul Norfolk Watson au Temple Baptist de Montréal, le 15 août 1922. Sylvia-Alma, 32 ans, s'est mariée avec Arthur B. Rothwell à l'Église pentecôtiste française à Montréal en 1929 (même si lui était anglican – et que le mariage est enregistré à l'Église baptiste de Grande-Ligne) et ce n'est que le 17 juillet 1947 que Louise-Corinne, qui a alors 53 ans, convole à la Grande-Ligne avec un veuf irlandais né à l'Ile-du-Prince-Edouard, Charles O'Heron, mais tous deux sont donnés comme baptistes de Verdun. Son domicile dans ce dernier endroit indique sans doute qu'elle y vivait de façon autonome et n'habitait plus avec ses parents.

Le marchand général et maître de poste de Grande-Ligne (Saint-Blaise) (1928-1948)

Les indications du livre sur *Sainte-Cécile-de-Milton* parlaient de son départ pour l'Ouest après la vente de ses installations de Mawcook. Ce ne sera le cas que beaucoup plus tard. En fait, tout nous indique qu'il devient maître de poste¹¹ et gestionnaire du magasin général de Grande-Ligne à Saint-Blaise-sur-Richelieu ayant retrouvé un milieu baptiste plus présent. Le magasin général est à proximité de l'Institut Feller et sert de lieu

¹⁰ Le recensement de 1901 nous laisse entrevoir le cheminement des parents. Nés au Québec, ils auraient émigré au États-Unis où les deux aînés (Georgiana et Cléophus) seraient nés. Les parents seraient revenus au Canada vers 1893 et se seraient établis à Nipissing comme fermiers (entendre colon et bûcheron, ce qui avait sans doute été le cas aux États-Unis aussi, dans l'Illinois par exemple. Il est bien possible que la famille y soit venue par voie maritime via le lac Michichan ou le lac Huron. Quatre enfants au moins sur les six qui suivent sont nés en Ontario. Ainsi Arcélie a vu le jour à Caldwell dans Nipissing West en 1902. La famille a sans doute quitté cette région de colonisation par chemin de fer car le CPR la traversait alors. L'attrait de la ville a probablement joué, car on retrouve la famille à Montréal dans le Quartier Sainte-Marie au recensement de 1911. C'est là que la rencontrera Arthur J. (le passé de bûcheron du père a peut-être servi de catalyseur) dans les années 1920. Le père se dit simple journalier au moment du mariage. La famille se déplace à Longueuil, ce qui est déjà indiqué au mariage en 1925 et on sait que les deux parents mourront à Longueuil plusieurs années plus tard.

¹¹ Le magasin Feller a toujours possédé son bureau de poste. Arthur Gendreau est le troisième maître de poste après Dostie Paradis, Gordon Paradis. Ce seront Camille Masseur et Madame Eddy Lacombe qui lui succéderont. Selon *Saint-Blaise*, p. 82.

d'échange et d'accueil combiné à une petite pension (Golden Rule Lodge) pour les visiteurs de passage au collège.



Une carte postale des années 1900, pension à gauche, magasin général et bureau de poste à droite avec pompe à essence. On lit bien le nom de A. J. Gendreau au-dessus de l'entrée. Archives du Musée Feller.

Même à 61 ans, Joseph-Arthur Gendreau semble accepter la tâche avec enthousiasme, dans la continuité de ce qu'il a fait pendant des années. Sans moulin à scie et à farine, le travail est sûrement moins lourd. Peut-être offre-t-il en saison certains produits de la ferme de l'Institut, toute proche. C'est quand même pour lui une façon d'occuper sa « retraite » et de rendre service au collège baptiste. Malgré son nom à la devanture, il n'est pas propriétaire du magasin, mais seulement son gestionnaire pendant les vingt ans qui vont suivre¹². Ce sera « Chez Gendreau¹³ ». Le magasin lui-même demeure modeste en surface et devait jouer pour l'époque le rôle d'un « dépanneur » aujourd'hui comme on en trouve à la campagne encore. C'était vraiment ce qu'on appelait alors « un magasin général » avec le genre de produits courants qu'on y trouvait. Les enfants venaient y acheter des bonbons « à une cenne », les gens de l'Institut s'y rendaient au besoin, plutôt rarement, mais on déconseillait aux élèves d'y aller sauf nécessité. Même si on parlait volontiers du « magasin Feller », il n'était pas à proprement parler rattaché à cette institution, plutôt une commodité locale.

Joseph Gendreau s'occupait de la poste pour une partie de Grande-Ligne. Il y a eu deux autres magasins à Saint-Blaise selon le moment, celui de Gendreau couvrant un

¹² Un examen de l'Index aux immeubles pour la paroisse Saint-Valentin, lot 171 (P) (actuellement le lot 4 539 608) nous indique le 20 septembre 1927, Dame Clara Péron avait venu l'immeuble à la Mission de la Grande-Ligne, registre B 63609. La situation demeure inchangée par la suite jusqu'au début des années 1950.

¹³ M. René Péron a bien voulu évoquer quelques souvenirs alors qu'il fréquentait ce magasin étant enfant. Nous l'en remercions. Mais à 80 ans de distance, forcément la mémoire n'est plus aussi nette! Madame Laurette Roy (Auclair), née en 1921, actuellement de Chambly, y faisait le ménage dans sa jeunesse.

autre secteur de Grande-Ligne sans que nous sachions le délimiter exactement, y desservant en tout cas tout l'élément protestant. La visite du magasin et surtout de la poste où on venait prendre son courrier et son journal pouvait occasionner des rencontres et des échanges de nouvelles, mais le lieu n'était pas propice à des rassemblements. On évoque cependant la possibilité que les choses puissent être différentes en hiver quand les gens des environs étaient moins pris par leur ferme.

La pompe à essence White Rose avait dû être installée dès les années 1920 car M. Péron se souvient que son père et son grand-père y faisaient le plein, autre raison de fréquenter le magasin. Les Gendreau habitaient une partie de la maison mitoyenne avec laquelle ils pouvaient communiquer par une porte à l'intérieur du magasin. Son épouse accueillait souvent les clients du commerce, devait s'occuper de son ménage et voir à accueillir les éventuels hôtes de son auberge appelée « Golden Rule Lodge » comme on le voit sur la photo ci-dessus. Cette *règle d'or* est en fait celle de la réciprocité. Du Code d'Hammourabi à la Charte des droits de l'homme en passant par l'Évangile, la règle « Tu feras à autrui ce que tu aimerais qu'on te fasse » et à l'inverse « Tu ne feras pas à autrui ce que tu n'aimerais pas qu'on te fasse » est un élément fondamental de toutes les religions traditionnelles. À Saint-Blaise devait s'y ajouter l'évocation du Bon Samaritain qui allait au-delà en s'occupant de la victime des voleurs et en payant pour lui. Nous ne croyons pas cependant que la pension était gratuite, mais son prix devait rester dans les limites du raisonnable. Le nom évoque avant tout l'accueil pour les visiteurs de passage, bien peu en rapport avec l'Institut proprement dit, semble-t-il.



Joseph-Arthur Gendreau accompagné possiblement d'une de ses sœurs à droite et de sa deuxième épouse Arcélie Rochon à gauche. Compte tenu de l'âge des personnages, nous croyons qu'elle date au plus tard de 1930, (Photo M. Lemieux, Grande-Ligne, fournie par Vincent Auzas)

On l'a vu, son épouse est nettement plus jeune que lui. On sait qu'elle accueille les gens au magasin et s'occupe de la pension et du ménage. De plus, comme elle sera plus tard diététicienne en Colombie-Britannique, nous croyons qu'elle aurait pu profiter de son passage à Saint-Blaise pour parfaire ses études dans ce sens. Nos recherches ont été vaines sur ce point.

La seule photo que nous connaissons du couple n'est pas datée. L'épouse, à gauche, ne nous apparaît pas avoir plus de trente ans, son mari moins de 65 et une de ses

sœurs, moins de quarante. Si cette datation est exacte, cela signifie que la poste de Grande-Ligne s'était détachée du magasin général plus tôt que l'on pensait et qu'elle se trouvait alors placée dans la première maison Saint-James entre la rue Henriette-Feller actuelle et le presbytère. Même au temps du Camp 44¹⁴, le magasin et la poste sont demeurés ouverts. Le bureau de poste se trouvait au-delà des barbelés La personne à droite est possiblement une de ses filles qui habite à Saint-Blaise. Vers 1943, le magasin général avait été déplacé dans une grande maison non loin de l'église mais de l'autre côté de la rue comme l'illustre une photo actuelle (ci-dessous). Dans ce contexte, il est probable que ce soit Joseph qui ait été maître de poste et son épouse qui ait servi au magasin. À la fin, le rationnement occasionné par la Deuxième Guerre mondiale a dû s'y faire sentir, moins que dans les villes, les gens de la campagne en ayant toutefois été différemment affectés.



La maison qui a servi de magasin dans les années 1940.

Après vingt ans de présence à Saint-Blaise au service de la communauté, Joseph-Arthur Gendreau quittera en 1948 pour prendre vraiment sa retraite de maître de poste, tâche qu'il aurait occupée pendant 42 ans (au dire de sa deuxième épouse au moment du décès de son mari). Si on combine les vingt-deux ans de Mawcook (1894-1916) avec les vingt de Grande-Ligne (1928-1948), cela donne exactement 42 ans. Renseignement étonnant, qui laisse de côté ses tâches de gérant de magasin général ou de moulins pour ne privilégier que celle-là, ce qui semble confirmer qu'il l'occupait encore en 1948.

Le retraité de Colombie-Britannique (1948-1953)

Le choix de la Colombie-Britannique pour sa retraite à 81 ans étonne à première vue. Sa venue dans la région de Vancouver, à New Westminster à vingt-cinq kilomètres au sud-est, s'explique d'autant mieux qu'une de ses filles Ida-Evelyn (Mrs. Charles Maudsley Gleave) s'était maintenant établie dans cette ville et que sa sœur, Sylvie-Alma

¹⁴ En 1942, l'Institut Feller est réquisitionné par le Gouvernement canadien pour en faire le Camp 44 destiné à enfermer les officiers allemands faits prisonniers dans l'Atlantique (exposition en préparation à Saint-Blaise). Il ne rouvrira ses portes qu'en 1948.

(Mrs. A Rothwell) habitait Burnaby à quelques kilomètres de là. Il y a même à proximité des membres de la famille de sa première épouse (George et William Senay).

Dans ses dernières années, Arthur Joseph souffrait d'artériosclérose généralisée et il est mort d'une thrombose coronarienne le 18 décembre 1953. Il sera incinéré le 21 et on l'entertera au cimetière Ocean View de Burnaby après des funérailles célébrées à la St. Paul Reformed Episcopal Church par le pasteur W. W. Lyle, peut-être à cause de l'appartenance de sa fille à cette communauté. On trouvait parmi les porteurs deux membres de la famille Senay (G. et T.C.). Arthur-Joseph avait finalement toute sa vie été fidèle à ses convictions baptistes dont il avait hérité de son père missionnaire, mort en 1896 à la suite de sa volonté de faire connaître le message évangélique.

À son arrivée en Colombie-Britannique, sa seconde épouse, Arcélie Rochon, a d'abord été secrétaire dans un bureau puis diététicienne à l'hôpital local de New Westminster (le Royal Columbian Hospital). Les annuaires de Lower Fraser Valley nous permettent de suivre sa trace dans cette même fonction jusqu'en 1960. En 1958, elle avait changé son prénom pour Lillian, mais c'était bien elle, veuve d'Arthur-J. Gendreau¹⁵. Dans les années suivantes, on ne sait si elle occupe encore un emploi et on peut présumer qu'elle a pris sa retraite. Nous ne savons même pas si elle est restée auprès de sa belle-famille en Colombie-Britannique ou si elle a déménagé ailleurs.

Au moment de son décès, le 18 décembre 1953, Joseph-Arthur Gendreau a encore

deux sœurs et un frère (il n'y a que ces possibilités, les autres sont morts enfants) :

Henry William, 13 janvier 1876, Mawcook, épouse le 19 août 1908 à Cookshire Edith Evelyn Miller (1873-1912) anglicane, ont un fils, Miller, né en août 1909. Henry est décédé après 1953.

Lisa Valsérie 27 février 1874, épouse en 1899 Ernest Samuel Roy de Roxton Pond, décédée en 1959.

Anna Eugénie, née en 1878, épouse à une date inconnue H. Gilbert, décès après 1953.

et cinq enfants vivants :

Ellen-Eliza-Florence, née à Mawcook le 22 février 1892, mariée à George Calvin Harvey le 12 juin 1912 à Saint-Blaise et décédée le 16 mars 1963 au même endroit.

Eugène-Louis, né à Mawcook le 25 janvier 1895, marié à Jesse Birse, Détroit, Michigan en 1930, décédé à Windsor, Ontario, le 12 octobre 1992.

Sylvie Alma, née en 1897 Mawcook, épouse Athur B. Rothwell à l'église pentecôtiste de Montréal le 7 septembre 1929. Vit à Burnaby BC où elle mourra le 11 octobre 1974.

Ida Evelyn, née à Mawcook le 15 sept 1898, épouse Charles Maudsley Gleave à une date inconnue, habite New Westminster BC en 1953, et décède le 21 mars 1977 (elle est alors veuve à Kamloops, son mari étant déjà mort).

Alexandra Maud Adèle, née à Mawcook le 28 décembre 1900, mariée à David Paul Norfolk Watson au Temple Baptist de Montréal le 15 août 1922, décédée à Cowansville le 2 juillet 1975.

¹⁵ Merci à Madame Chrisanne Pennimpe de la New Westminster Public Library d'avoir complété ces recherches pour nous, les *New Westminster Directory on line* s'arrêtant à 1955.

et trois enfants déjà décédés

Samuel Charles Arthur, 13 juin 1890, Roxton Pond, marié avant 1917 à Mary Ann X, mais décédé avant 1953.

Alice, vers 1888, lieu inconnu, décès après 1892 mais à une date incertaine.

Marie-Louise-Corinne, née 22 juillet 1893, mariée le 17 juillet 1947 à Charles O'Heron (1887-1948), à Grande-Ligne, morte au même endroit le 24 novembre 1953, peu avant son père.

9 mars 2016

Jean-Louis Lalonde

SourcesTémoignages

René Péron (1921-) qui a connu le magasin au temps de la prime enfance et Laurette Auclair (Brouillet) (1921-) qui y a fait le ménage.

Manuscrits

Actes du notaire Pierre-Simon Grandpré (ANQ à Sherbrooke) concernant notamment à la succession de Joseph Gendreau : 7650, 7652, 7654, 7663, 7681, 7682, 7686, 7775, 7855. District de Shefford, pour le 10^e rang de Sainte-Cécile-de-Milton : Index aux immeubles, lots 17 l, m, n, o, et actes d'enregistrement : nos 42232, 47860, 53174, 53848, 70850, 70941. Procès verbaux du Conseil du Township de Granby (1911-1913). *British Columbia Death Registration*, 18 décembre 1953 et 21 mars 1977 et fiche mortuaire de S. Howell & Sons, New Westminster, CB, 19 décembre 1953. Photos d'archives, Musée Feller, Saint-Blaise-sur-Richelieu.

Imprimés

Annuaire de la région de Vancouver, 1948-1955.
Beaudin, René, « Mawcook, un hameau disparu », *Société d'histoire de la Haute-Yamaska*, vol. 5, no 1, hiver 2005, p. 2.
Beaudin, René, *Une municipalité rurale et ses habitants*, Société d'histoire de la Haute-Yamaska, Granby.
Collectif., *Sainte-Cécile-de-Milton*, Sherbrooke, Éditions Bilodeau, spécialement p. 160-161.
Gazette officielle du Québec, 23 octobre 1915, nominations.
Lovell's *Business Directory of the Province of Québec*, à Mawcook, 1898, 1906-1907, 1910-1911, 1915-1916.
Lovell, *Montreal Directory*, 1916-1930.
Recensements du Canada, 1881 à 1921
SHPFQ, généalogies basées sur Ancestry.ca ou Family Search.

